ANDRÉ CARNEIRO



LES TÉNÈBRES

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume HORS COMMERCE N° 35
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Couverture: "L'Homme et la Mort" par Michel-Ange (détail du "Jugement")

Imprimé en Belgique

André CARNEIRO est né en 1922 à São Paulo, où il vit toujours à l'heure actuelle. Dans le domaine de la SF, il est surtout connu pour la première étude sur le genre au Brésil, Introducâo âo estudo da "Science-Fiction" (1968) et pour deux recueils: Diario da nave perdida (1963) et O Homem que adivinhava (1966). Plusieurs des 8 nouvelles du premier recueil -"A prostituta" ("La prostituée", N°1) et "Diario da nave perdida" ("Journal de bord d'un vaisseau perdu", N°12)- et une des 8 du second -"A espingarda" ("Le fusil", N°5)-, ainsi que d'autres, inédites -A pergunta" ("La question", N°7), "Meu nome é Go" ("Le gorille", N°10) et "O grande misterio" ("Le grand mystère", N°20)-, ont été traduites dans la revue française ANTARES entre 1981 et 1985, alors que nous avions publié "Zinga, o robot" ("Zinga, le robot") -extrait du premier, tout comme "A escuridâo" ("Les Ténèbres")-, dès 1976, dans Fictions d'Amérique latine ("IDES...ET AUTRES" N°3). Il est incontournable pour toute sélection de SF brésilienne -et figure d'ailleurs au sommaire de toutes les anthologies d'auteurs locaux- et il représente son pays dans plusieurs anthologies latino-américaines voire internationales. Son seul roman de SF publié -à notre connaissance-, Piscina livre (1980), a pour cadre une société future où chacun jouit d'une totale liberté sexuelle grâce à des robots biologiques qui seront balayés par une révolution. Il est à noter que, artiste complet, il est aussi poète et se partage entre le dessin, la peinture, la photographie et le cinéma.

LES TENEBRES.

Wladas avait accepté la réalité du phénomène plus tard que tous les autres. Il était célibataire, distrait et très pratique. Il ne l'accepta que le deuxième jour tandis que les commentaires allaient bon train concernant l'obscurité croissante et la lumière qui faiblissait. Une vieille femme criait que c'était la fin du monde. Les gens créaient des cercles, où l'on fournissait principalement des explications métaphysiques, mêlées à des commentaires scientifiques des

journaux. Il se rendit à son travail, comme d'habitude. Même son chef, en principe distant, était à la fenêtre et parlait, tout en affaires. La plupart des employés n'étaient pas venus. L'immense salle, remplie de tables, presque désertes, donnait la mesure de l'événement. Cela lui rappela les jours de la révolution, dans sa jeunesse. C'était comme quelque chose qui fait irruption dans notre vie et nous emporte vers une destination que l'on n'a pas choisie. Mais une révolution, c'était différent: il y avait des coups de feu, des bombardements, des victimes. Ce phénomène-ci était étrange, il est vrai, mais il était loin d'atteindre l'ampleur d'une catastrophe publique. Ceux dont le métier consiste à observer le temps furent les premiers à le remarquer: le rayonnement solaire avait l'air moins intense, les maisons et autres objets, nimbés d'une pénombre grandissante. On avait d'abord cru à une illusion d'optique mais, la nuit venue, même la lumière électrique était plus faible. Les femmes avaient remarqué que les liquides n'arrivaient plus à bouillir et que les aliments ne ramolissaient pas. Wladas s'approcha de son chef. Il commentait des avis compétents, entendus à la radio. Ils étaient vagues et contradictoires. Des individus nerveux provoquaient des scènes de panique: stations de chemins de fer et de bus étaient assiégées par des milliers de gens qui voulaient s'en aller, sans se préoccuper de la destination. Wladas doutait que le phénomène fût universel, comme le prétendaient les bulletins d'informations.

Les derniers télégrammes confirmaient que les ténèbres augmentaient rapidement. Quelqu'un se risqua à frotter une allumette et les gens de se livrer à des expériences de toutes parts: allumant briquets, torches électriques, etc., ils gagnaient la rue pour constater que la luminosité qui s'en dégageait était plus faible. Les lampes n'éclairaient plus comme avant. Cela ne pouvait pas être dû à une maladie oculaire générale. Bien plus, des doigts léchés par les flammes n'étaient plus brûlés. Beaucoup de gens avaient peur mais ce n'était pas le cas de Wladas. Cette excitation générale, avec un sujet de conversation presque unique,

rapprocha les gens; c'était un spectacle humain qui faisait oublier les inquiétudes des lendemains.

Wladas rentra chez lui à seize heures. Les réverbères étaient allumés mais ils éclairaient de façon insuffisante et ressemblaient à ces globes rouges qui avertissent d'un danger. Au bar où il prenait ses repas, on lui servit des sandwiches froids. Il ne s'y trouvait que le patron et un garçon, qui ne tardèrent pas à s'en aller eux aussi, progressant lentement dans la pénombre.

Wladas arriva sans difficultés à son appartement. Il était habitué à rentrer tard et à ne pas allumer dans le corridor. Comme l'ascenseur ne fonctionnait pas, il gravit l'escalier jusqu'au troisième étage où il vivait. Il alluma sa radio portative à plein volume mais, en l'appliquant à son oreille même, il ne perçut que des sons lointains, ne sachant pas s'il s'agissait de voix ou d'électricité statique. Il s'assit au bord du lit, en proie à une pénible sensation de solitude. Il ouvrit la fenêtre et se sentit rassuré par les milliers de boules rouges des lampes allumées dans les immeubles, dont les silhouettes se dessinaient très vaguement dans la nuit sans étoiles. En cherchant à tâtons, Wladas trouva une bougie dans un tiroir et l'alluma. La flamme sans chaleur était petite et pâle, on distinguait à peine les heures sur sa montre-bracelet. Il se sentit triste et mal à l'aise. Cela devait être l'absence de trafic: ni tram, ni voiture ne passaient dans la rue. Les cris et voix lointains étaient peut-être poussés par des personnes égarées, des pères de famille rentrant à pied de leur travail. En raison même de la lumière de la bougie, on aurait pu croire à une panne d'électricité. Il alla au frigo et but un verre de lait. La glace s'en détachait avec un bruit sec, le moteur ne fonctionnait pas. Il survenait la même mésaventure à la pompe à eau. Bref, sous peu, le réservoir de l'immeuble allait se retrouver à sec. Il mit le bouchon au fond de la baignoire et la remplit complètement. Il trouva sa torche électrique à trois piles et parcourut le petit appartement, tentant avec angoisse de localiser ses affaires dans le

maigre faisceau de lumière. Il délaissa les boîtes de lait en poudre, quelques sucreries et d'autres mets sur la table de la cuisine. Plus loin, il trouva encore des biscuits et une boîte de caramels. Ceux qui habitaient en famille devaient s'entraider. Lui devait subvenir à ses propres besoins, prévoir le pire. Il ferma la fenêtre, éteignit la lumière et alla se coucher. Un frisson lui parcourut le dos; il sentit la réalité du danger. Une obscurité pareille, cela n'était jamais arrivé dans l'histoire du monde. C'était non seulement la clarté du soleil qui s'évanouissait mais encore tout ce qui dispensait de la lumière: les brindilles, la chaleur lumineuse, les feux de bois, les étincelles des pierres à briquet et des moteurs, les substances chimiques, les lucioles et les réverbères. Wladas le savait, les journaux l'avaient relaté. S'étaient également arrêtés: voitures, camions, tramways, avions et trains. On entendait des cris et des appels au loin. Wladas essaya de détendre ses muscles et de dormir. Tout rentrerait dans l'ordre, dès le lendemain. La lumière, la radio, les véhicules, allaient être de nouveau là...

Il eut un sommeil agité, avec des rêves confus et désagréables. Un enfant pleurait dans l'appartement d'à côté, demandant à sa mère d'allumer la lampe. Il se réveilla en sursaut. En collant la torche électrique à la montre, il vit qu'il était huit heures du matin. Sautant du lit, il ouvrit les fenêtres. L'obscurité était presque totale. On voyait le soleil au levant, rouge et rond, comme s'il se trouvait derrière un épais morceau de verre fumé. Dans la rue, des silhouettes défilaient comme des ombres. Wladas se lava avec difficulté, se rendit à la cuisine, absorba du lait entier et des biscuits. La force de l'habitude le fit songer à son emploi. Il s'aperçut qu'il n'avait pas ni ne savait où aller. Il se rappela de sa terreur infantile quand on l'avait enfermé dans une armoire. L'air lui manquait et le noir l'oppressait. Il respira profondément à la fenêtre. Le disque rouge du soleil se détachait sur le fond noir du ciel. Il se fit violence pour raisonner calmement, tirer des conclusions. Au début, les

scientifiques avaient échafaudé des hypothèses et s'étaient livrés à des analyses. L'électricité arrivait encore à faire tourner les rotatives des journaux et les radios à émettre des sons dans leurs haut-parleurs, à présent muets. Que pouvait bien faire le gouvernement pour les protéger tous? Il était inexplicable que les rayons du soleil disparaissent et que la température continue à être normale. Etait-ce un gaz inconnu et invisible qui changeait les lois communes? Wladas ne parvenait pas à ordonner ses pensées. L'obscurité l'incitait à courir à la recherche d'aide. Il serra les poings et se répéta: "Je dois rester calme, défendre ma vie jusqu'au retour à la normale."

Il avait une soeur mariée, qui habitait à trois pâtés de maisons. Le besoin de communiquer avec quelqu'un le décida à se rendre jusque là et à les aider dans la mesure du possible. Il fourra la torche électrique dans sa poche, bien qu'elle ne lui servît plus à rien. Il referma la porte de l'appartement et, progressant à tâtons dans le couloir obscur en s'appuyant contre le mur, marcha en direction de l'escalier. Une porte s'ouvrit à côté et une voix angoissée d'homme demanda:

-Qui est là?

-C'est moi, Wladas, de l'appartement 312 -répondit-il.

Il savait qui c'était: un monsieur grisonnant, marié, avec deux enfants.

-S'il vous plaît -demanda ce dernier-, dites à ma femme que l'obscurité va passer. Elle pleure depuis hier et les enfants ont peur.

Wladas s'approcha doucement. La femme semblait être à côté du mari, à sangloter tout bas. Il esquissa un sourire bien qu'on ne le vît pas.

-Ne vous en faites pas, Madame, ce ne sont que des ténèbres et on peut encore voir le soleil dehors. Il n'y a pas de danger, cela va passer.

-Tu as entendu? -renchérit le mari.- Ce sont seulement des ténèbres; il ne va rien arriver à personne. Tu dois te calmer, fût-ce pour les enfants.

A en juger aux bruits, Wladas devina que les enfants

s'accrochaient l'un à l'autre. Il resta quelques secondes silencieux puis s'éloigna en disant:
-Je dois m'en aller maintenant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

L'homme prit congé de lui tout en réconfortant sa femme:
-Non, merci beaucoup, cela va passer. Au revoir.

On n'y voyait goutte dans les escaliers. Wladas descendit en s'appuyant à la rampe. Il entendait des bribes de conversation à travers les portes des appartements. Le manque de lumière faisait que l'on élevait la voix ou que celle-ci émergeait mieux du silence omniprésent. Il atteignit la rue. Le soleil était au zénith mais n'illuminait pratiquement plus, peut-être même moins que la lune. De temps en temps, des hommes passaient, seuls ou en groupe. Ils parlaient fort. Quelques-uns trébuchaient en raison des accidents de terrain. Wladas se mit à progresser lentement sur la rue, visualisant mentalement le chemin vers la maison de sa soeur. La luminosité rougeâtre s'estompait sur les silhouettes des immeubles. Les bras tendus, on pouvait à peine percevoir ses propres doigts. Il marchait prudemment, s'étonnant d'en croiser d'autres qui le faisaient d'un bon pas. Les aboiements d'un petit chien provenaient d'une terrasse proche. Plus loin, c'étaient des pleurs, des cris confus d'appel. Quelqu'un cheminait en priant.

Wladas rasait les murs pour ne se cogner contre personne. Il devait être à mi-parcours. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Les poumons cherchaient de l'air, les muscles étaient tendus et fatigués. Le seul point de repère était la tache solaire, sur le point de disparaître. A un moment donné, il s'imagina que les autres voyaient plus que lui. Mais des cris et des voix s'élevaient de toutes parts. Wladas tourna la tête. Le disque rouge avait disparu dans un soubresaut. L'obscurité était à présent totale. Un homme passa à côté de lui, criant dans une autre langue. On percevait des bruits de chutes, des paroles entrecoupées. Wladas retira les allumettes de sa poche et en gratta une avec précaution. Il entendit le bruit caractéristique mais

aucune flamme ne surgit. Il se braqua la torche électrique en plein visage: rien. En fronçant les sourcils, des éclairs dansaient devant ses yeux. Que faire? Rester immobile, à écouter les pleurs d'enfants apeurés et de ceux qui perdaient leur sang-froid, risquait de le pousser à des actes irréfléchis. L'obscurité était totale. Sans l'ombre des immeubles, il se sentait perdu. Il se remémora le trajet qu'il avait effectué jusque là. Impossible de continuer. Il allait essayer de regagner l'appartement. Quelle heure pouvait-il être? Il porta la montre-bracelet à son oreille. Il ne réussit pas à ouvrir le couvercle de verre avec son ongle, alors que son intention était de la déduire au toucher des aiguilles. Tâtonnant les murs de la main droite et décrivant de la gauche un demi-arc de cercle devant lui, il entreprit de tourner les talons, ses pieds raclant le trottoir. Il connaissait ce bout de chemin. Ses mains identifiaient quelques portes et vitrines. Il transpirait et tremblait, tous les sens concentrés sur le chemin du retour.

Au coin d'une rue, il entendit les paroles incompréhensibles d'un homme qui venait dans sa direction. Peut-être saoul, tout en criant à tue-tête, il s'agrippa fortement à Wladas, qui tentait de s'échapper et qui, perdant son sang-froid, entreprit de crier encore plus fort que l'autre des propos dénués de sens. Wladas lui serra désespérement la gorge, le repoussa en arrière. L'homme tomba à la renverse et se mit à gémir. Relevant sa garde à hauteur de son visage pour se défendre, Wladas fit quelques pas, regardant tout autour de lui. Le soulard pleurait et gémissait, comme s'il avait mal quelque part. Il envisagea de lui parler, de lui porter secours, mais la lutte l'avait épuisé. Il craignit d'avoir le dessous et s'éloigna en toute hâte, tandis que l'homme pleurait derrière lui. Une porte brisée faisait quelque part des claquettes contre son battant et d'autres bruits, non identifiables, provenaient des maisons et appartements, maintenant qu'ils n'étaient plus couverts par les moteurs, les radios et les véhicules. triomphant de l'obscurité, Wladas arriva au seuil de son immeuble. Au toucher, ses mains reconnaissaient des portes

de magasins, des murs d'habitations et leurs portails. Dans sa joie d'être arrivé à bon port, il heurta son escalier et tomba sur les premières marches. Quelqu'un cria:

-Qui va là?

-C'est moi, Wladas, du troisième étage.

Une voix demanda:

-Vous avez été dehors? Voit-on quelque chose quelque part?

-Non, on ne voit rien nulle part.

Le silence retomba et il gravit l'escalier à l'aveuglette. Il avait retrouvé son appartement. Là, il connaissait la position des meubles et des objets, il pouvait maîtriser des choses familières jusqu'à la fin du cauchemar. Progressant avec précaution, il ouvrit sa porte et se laissa tomber sur le lit.

Ce fut un repos bref et empreint d'angoisse. Il ne parvint pas à décrisper ses muscles ni à réfléchir tranquillement. Il se traîna jusqu'à la cuisine où, à l'aide d'un couteau, il réussit à ouvrir la montre. En touchant les aiguilles, il détermina qu'il devait être approximativement onze heures ou midi. Il n'avait pas faim mais ouvrit le frigo et mangea les sandwiches qui restaient de la veille. De l'eau tombait goutte à goutte du congélateur: la glace avait entièrement fondu. Il entreprit de dissoudre du lait en poudre dans un verre d'eau et le but. Il regagna ensuite sa chambre, se coucha mais jugea impossible de remuer de telles pensées sans prendre la moindre décision. On frappa à la porte d'entrée. Son coeur se mit à battre la chamade. Il cria d'attendre, se précipita vers la porte et demanda qui était là avant de l'ouvrir. A la réponse, il devina qu'il s'agissait du voisin aux cheveux grisonnants. Il avait éprouvé des difficultés à trouver la bonne porte. Il demandait de l'eau pour ses enfants. Wladas lui avoua qu'il en avait une baignoire pleine et l'accompagna pour aller chercher son épouse et les enfants. Il avait été bien inspiré. Ils se prirent par la main et traversèrent le couloir en file indienne. Les enfants étaient plus sereins et la feme cesa même de pleurer, ne cessant de répéter: "Merci, merci beaucoup." Wladas les conduisit jusqu'à sa cuisine et fit s'asseoir les enfants sur les genoux de leur mère. Il chercha à tâtons dans une armoire, cassa un verre, trouva une carafe en bronze qu'il alla remplir dans la baignoire et la rapporta à table. Il se mit à remplir d'eau les verres des mains qui se tendaient vers lui. Comme il les localisait difficilement, l'eau lui dégoulinait le long du bras. Pendant qu'ils buvaient, il se dit qu'il devrait leur offrir quelque chose à manger. Un enfant dit qu'il avait faim. Wladas alla chercher une grande boîte de lait en poudre et se mit à le préparer soigneusement. Tandis qu'il effectuait les gestes d'ouvrir lentement la boîte, de compter les cuillerées et de les mélanger à l'eau, il décrivait à voix haute ce qu'il faisait et recevait les encouragements des autres, lui recommandat la prudene et applaudissant so habileté. Distribuer le lait à tout le monde lui prit plus d'une heure mais la nécessité de ne pas se tromper lui fit du bien, parce qu'il acquit la certitude d'être utile.

Un des enfants risqua une blague. Pour la première fois depuis que l'obscurité s'était appesantie, Wladas ressentit de l'optimisme, ayant l'impression que tout finirait bien. Il prouva, avec des arguments logiques, que cette ombre étrange ne pouvait en aucun cas s'éterniser. Ils étaient contradictoires et compliquaient toutes les déductions mais l'homme de l'appartement voisin et sa famille les soutenaient par des exclamations, comme si, à lui tout seul, il avait le pouvoir de tout ramener à la normale. Ils passèrent l'après-midi chez lui, s'efforçant de parler bien qu'ils n'eussent rien à dire; essayant de distinguer quelque lueur lointaine, le nez collé à la fenêtre; en percevant parfois une, enthousiasmés, pour découvrir ensuite l'erreur, qu'ils n'admettaient pas: peut-être était-ce un éclair qui était apparu et avait disparu. Wladas devint le chef de cette famille; il les nourrissait et les conduisait dans le petit univers de ses pièces, qu'il connaissait "les yeux fermés"... Ils s'occupèrent toute l'après-midi, accomplissant peu de choses, du fait que les plus simples nécessitaient un temps fou: le déplacement d'une chaise, la

recherche d'objets qui étaient tombés et avaient disparu...
Il devait être neuf ou dix heures du soir lorsque Wladas les raccompagna, pour les aider à mettre les enfants au lit. A un moment donné, on aurait dit que ce n'était pour eux qu'un plomb qui avait sauté tant ils sautaient et riaient. Prisonniers des ténèbres, d'autres enfants devaient être en train de souffrir, malades et endoloris, sans médecin ni médicaments, des enfants qui avaient faim et soif. Dans les rues, des parents désespérés criaient demandant à manger. Wladas referma ses fenêtres pour ne pas les entendre. Ses provisions suffiraient pour tenir un jour ou deux, en les alimentant tous les cinq. Son voisin, ému, lui demanda de rester avec eux, question de rassurer les enfants. Il accepta. Il regagna son appartement où il se changea. Il enfila son pyjama, tout en sachant pertinemment que personne ne verrait la différence. Il ferma sa porte à clé pour prévenir une improbable invasion. Il fut réconforté par la façon dont les enfants saluèrent son arrivée:

-Tonton Wladas est là, maman!

Il en fut tout bouleversé. Il n'avait pas besoin de le dissimuler dans l'obscurité. La mémoire visuelle est mauvaise. Wladas ne se rappelait que vaguement la physionomie de ses nouveaux amis, qu'auparavant il remarquait à peine lors de leurs allées et venues. Il s'installa sur un grand sofa, placé dans le salon. Ils bavardèrent, couchés, les paroles localisant leur présence et leur tenant compagnie. Ils finirent par s'endormir, agrippés aux oreillers, comme des naufragés accrochés à une planche de salut et entendant des appels au secours sans pouvoir y répondre. Ils s'endormirent ou peut-être firent-ils semblant, pour ne pas déranger les autres. Que pouvait bien faire le monde, plongé dans le noir, pour ne pas périr? Une fenêtre entrebâillée laissait entrer les voix. Ce n'était parfois qu'un: "Au secours, j'ai faim!". D'autres se livraient à des descriptions complètes, qu'ils criaient à tue-tête, marchant em zigzag à travers les rues pleines de détritus, évoquant leur famille sans nourriture. Wladas s'efforçait de ne pas penser. Il écrasait le coussin

sur sa tête, se répétant qu'il ne pouvait rien y changer. Ils dormirent, écrasés par la fatigue, rêvant d'un lever de soleil, d'un ciel bleu, du soleil inondant les chambres, les yeux frustrés, assouvissant leur besoin de couleur. La réalité fut différente. Wladas s'assit sur le sofa et son voisin murmura:

-Monsieur Wladas, êtes-vous réveillé?

Il avait laissé un couteau sur la chaise pour déduire les heures. Il avait la main; il souleva le verre de la montre: il était plus ou moins huit heures. Les autres s'agitèrent et la toilette compliquée débuta: on puisait dans une casserole d'eau, apportée par Wladas, qui entreprit précautionneusement la préparation des verres de lait et la répartition équitable des portions de gâteau. La procession en file indienne -tout le monde se donnant la main- se dirigea de nouveau vers la cuisine, où l'on absorba un repas frugal. Les enfants se heurtaient aux meubles, se perdaient dans le petit salon; leur mère, angoissée, les grondait. Quand ils s'assirent sur les chaises, ils ne savaient plus quoi faire. Les verres que l'on avait employés ne furent pas lavés, afin de ne pas gaspiller d'eau.

Ils se remirent à évoquer les causes du phénomène, imaginant des raisons et des hypothèses qui transcendaient la science. Ils enduraient momentanément les difficultés dans l'espoir d'un retour prochain à une situation normale, peut-être dans les heures qui suivraient. Wladas rappela imprudemment que la situation pouvait se prolonger à jamais. La femme se mit à pleurer et il ne fut pas facile de la calmer. Les enfants posaient des questions auxquelles il était impossible de répondre. Perplexe, Wladas palpait les aiguilles de la montre. Comme il avait envie de faire quelque chose, il se leva et proposa de sortir pour voir comment tout cela évoluait. Ce fut un concert de protestations: ce serait dangereux et inutile. Ils avaient trouvé en lui un soutien et avaient peur de rester seuls et de le perdre. Il dut s'engager envers eux à ne pas s'éloigner de l'immeuble de plus de vingt mètres, à n'aller que jusqu'au coin de la rue, à ne pas la traverser... Ils

lui serrèrent fortement la main avant son départ.

Quand il atteignit l'escalier, il le descendit plus rapidement. Ses pieds rencontraient des obstacles difficiles à identifier. Il franchit la porte principale de l'immeuble, en rasant les murs, aux aguets. Un vent froid soufflait, qui charriait des papiers avec un bruit sourd. Il percevait des aboiements au loin, avec des moments de recrudescence, ainsi que des voix, nombreuses et inintelligibles. Wladas se souvint de ses promenades dans la ferme de son grand-père. Seul parmi les arbres, il avait également entendu le vent agiter les feuilles et des bribes de conversations provenant des maisons situées de l'autre côté de la colline. Il était immobile, tendu, dans l'expectative. Il parcourut quelques mètres. Ses oreilles, seules, captaient les pulsations de la ville étouffée. Que les yeux fussent ouverts ou fermés, c'était toujours le même puits noir, sans commencement ni fin. C'était terrible de rester là, immobile, dans l'attente de rien.

Les fantômes de son enfance assaillirent Wladas et il fit demi-tour, regagnant l'immeuble presque en courant, s'écorchant les mains aux murs, trébuchant sur les marches, montant les escaliers à toute vitesse, tandis que des voix effrayées criaient: "Qui est là? Qui est là?". Il répondit, à bout de souffle, gravit les escaliers quatre à quatre, jusqu'au moment de se retrouver parmi ses amis, qui se cognèrent les uns aux autres en se précipitant à sa rencontre, craignant qu'il se fût blessé et curieux de savoir ce qui était arrivé. Il s'assit et respira, soulagé. Il rit et avoua qu'il avait eu peur, qu'il était monté en courant. Là, au-dehors, la situation était pareille à ici. Ils restèrent à l'intérieur le reste de la journée (si l'on peut encore employer ce mot). Les moindres actions devenaient difficiles sans lumière mais elles servaient à les maintenir occupés, ce qui valait mieux que de penser. Ils parlaient beaucoup et, pendant qu'ils s'affairaient, décrivaient notamment tout ce qu'ils étaient en train de faire. La chaîne de paroles qui les unissait se cassait par moments. Sans savoir pourquoi, ils levaient tous la tête en même temps, les oreilles aux aguets, respirant profondément, attendant un miracle qui n'arrivait pas.

D'abord rationnée puis partagée, la boîte de bonbons toucha à sa fin. Il restait encore des gâteaux et du lait en poudre mais, si la lumière ne revenait pas rapidement, la suite des événements était imprévisible. Les heures s'égrenaient. A nouveau couchés, les yeux fermés, s'efforçant de dormir, ils attendaient une matinée lumineuse de l'autre côté de la fenêtre. Mais leur réveil fut semblable à celui du jour précédent: les yeux inutiles, les flammes éteintes, les fours froids et la nourriture touchant à sa fin. Wladas distribua les dernières rations de gâteau et de lait. Devant la fenêtre, ils cherchaient des yeux une lumière. Impénétrable, le mur noir semblait s'écraser sur leurs têtes. Ils ressentaient de l'inquiétude. Ils disposaient encore d'une bonne provision d'eau mais leurs réserves de nourriture étaient épuisées. L'immeuble comptait dix étages. Wladas estima qu'il devait monter jusqu'au dernier, afin de voir au loin.

Il sortit et commença à gravir les escaliers. Des questions fusaient des appartements: "Qui est là? Qui monte?" Wladas déclinait son identité bien que peu de locataires le connussent. On lui demandait quelles étaient ses intentions et, au sixième étage, une voix lui assura:

-Vous avez beau monter aussi haut que vous voulez, vous perdez votre temps. J'y étais, il y a peu, avec deux compagnons. On ne voit rien nulle part.

Wladas se risqua:

-Ma réserve de nourriture est épuisée. J'ai avec moi un couple et leurs deux enfants. Pourriez-vous m'aider?

La voix répondit:

-La nôtre nous permettra de tenir exactement jusqu'à demain. Nous ne pouvons rien faire...

Il réfléchit quelques secondes et décida de redescendre. Allait-il dire la vérité à ses amis?

Quand ils le pressèrent de questions, il mentit:

-Je n'ai pas été jusqu'en haut. J'ai rencontré quelqu'un qui y avait été. Il prétend que l'on voit quelque chose, fort

loin; il n'a pas pu déterminer de quoi il s'agit.

Le couple et les enfants reprirent espoir, tandis qu'il suggérait la seule hypothèse viable. Il proposa de sortir à nouveau, équipé d'un levier quelconque, afin de forcer la porte de l'épicerie, qui se trouvait à plus ou moins cent mètres. Il connaissait le trajet et ne se perdrait pas. Il s'empara de la boîte à outils au sommet de l'armoire et en retira un pied-de-biche, un marteau et un tournevis. Son voisin insista pour l'accompagner. Wladas ne broncha pas mais le désespoir de la femme et des enfants, à l'idée de rester seuls, était tel qu'il finit par décliner l'offre. Il mit les outils en poche, emballés dans un sac, tout en glissant le pied-de-biche dans sa ceinture, pour avoir les mains libres. Il les pria de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait pas tout de suite.

Il sortit de son abri pour aller voler de la nourriture. Il ne savait pas ce qui l'attendait là-bas. L'obscurité avait effacé les hiérarchies. L'argent ne valait plus rien, pas plus que les pièces d'identité. Il n'existait plus de police, de gouvernement ni de lois applicables. On devait se fier aux voix, jaillissant de physionomies non identifiables, dont les mains pouvaient être secourables ou agressives. Wladas rasait les murs, son cerveau retraçant les détails de ce parcours. Ses mains exploraient chaque fissure. Soudain, les souvenirs se firent confus, le sol sembla se dérober sous ses pieds; il s'arrêta, s'adossant au mur pour y trouver un appui, la main droite immobile, indiquant la direction à suivre. Il s'approcha lentement de l'objectif. Bien que justifiable, la perspective de voler le faisait trembler, comme si quelqu'un avait les moyens de le surprendre. A tâtons, les doigts étudiaient le parcours jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent sur un volet de fer. Il ne pouvait pas se tromper.

C'était la seule épicerie du quartier. Wladas marqua une pause pour écouter. Il percevait des sons lointains, comme ceux d'une salle d'hôpital, portes closes. Il s'abaissa pour localiser le cadenas. Ses mains ne rencontrèrent pas de résistance. Le volet était à moitié fermé, il ne devrait pas

le forcer. Il s'accroupit et entra sans bruit. Il devait y avoir sur les étagères de droite des boîtes de conserve et des pâtisseries. Il heurta le comptoir. Il poussa une exclamation et s'immobilisa, les muscles tendus, aux aguets. Personne ne se manifesta. Il enjamba le comptoir, tendit le bras, toucha l'étagère... Il n'y avait plus rien. Ils devaient avoir tout vendu avant l'obscurité totale. Il chercha plus haut, fébrilement. Rien, absolument rien! Il poursuivit la fouille, sans se préoccuper du bruit qu'il faisait, ses doigts devenant secs en raison de l'accumulation de poussière. Il redescendit, sans prendre de précautions, le corps penché en avant, les mains battant imprudemment l'air dans toutes les directions, heurtant les coins, se râpant sur les murs, comme s'il disputait à quelqu'un d'autre des boîtes de conserve et des articles qui n'existaient pas. Il revint à plusieurs reprises à l'endroit où il avait débuté sa quête. Il n'y avait rien, nulle part. Il arrêta, tout en ayant des envies de recommencer et en sachant pertinemment que cela ne l'avancerait à rien. Il avait été naïf en imaginant qu'il allait trouver de la nourriture. Pour ceux qui n'avaient pas de provisions, il était évident que les épiceries étaient la seule solution possible.

Wladas s'assit sur une caisse vide et des larmes montèrent à ses yeux. Quel idiot il avait été de tant espérer! On avait déjà pillé l'épicerie, la veille probablement, quand il avait entendu des cris et du remue-ménage. Comment allait-il faire pour manger et alimenter ses amis? Il se sentit désemparé et ridicule, se souvenant de son calme du début, de la baignoire pleine d'eau, du lait en poudre... Et tout cela réduit à néant, en si peu de temps, sans perspective d'avenir... Que faire? Retourner bredouille, recommencer les recherches dans des magasins plus éloignés, dont il ne connaissait pas l'emplacement précis? Et s'il ne trouvait rien? Il regagna la rue, les bras endoloris par l'effort, au bord du désespoir, qu'il savait dangereux. Il était seul dans un monde limité par la longueur de ses bras. Il craignait

d'aller de l'avant, de rencontrer un assaillant rendu fou par l'obscurité.

Il retourna à grandes enjambées à son immeuble, en quête des ses amis invisibles. Il s'arrêta subitement, recherchant à tâtons un repère connu. Pas à pas, il progressa de quelques mètres, explorant portes et fenêtres jusqu'à un coin inconnu. Il devait regagner l'épicerie pour retrouver son chemin. Il refit soigneusement le trajet en sens inverse, les doigts égratignés dans l'obscurité, à la recherche du volet métallique qui ne réapparaissait pas. Il avait trop marché dans toutes les directions. Il était perdu. N'ayant aucune idée de l'endroit où il se trouvait, comment allait-il faire pour retrouver le chemin de son domicile? Il s'assit à même le trottoir, le coeur battant dans ses tempes. Il se redressa ensuite comme quelqu'un qui se noie et cria:

-Je vous en prie, je suis perdu. Je veux connaître le nom de cette rue!

Il répéta cela à plusieurs reprises, chaque fois plus fort, sans que personne répondît. Plus le silence s'appesantissait autour de lui, plus il implorait qu'on l'aidât. Pourquoi devraient-ils le faire? Il avait lui-même, de sa fenêtre, entendu des appels au secours de gens perdus, dont les voix désespérées laissaient transparaître la crainte d'une agression. Wladas se mit à courir à l'aveuglette, appelant au secours, expliquant que quatre personnes dépendaient de lui. Il ne suivait plus les murs, marchait à grands pas, en zigzag comme les ivrognes, implorant des informations et de la nourriture. Il ne savait pas dans quelle mesure il s'était éloigné de sa rue; il avait l'espoir de la retrouver:

-Je suis Wladas, je vis au numéro 215. S'il vous plaît, aidez-moi.

Il y avait des bruits dans les ténèbres; il était impossible qu'on ne l'entendît pas. Il pleurait et mendiait sans vergogne, se sentant réduit par le manteau noir à l'impuissance d'un enfant sans défense. Combien de temps s'était écoulé? Il ne savait pas; sa montre fonctionnait

mais il n'avait pas emporté un fin couteau pour en soulever le verre; d'ailleurs, peu lui importait. L'obscurité l'asphyxiait, pénétrant par les pores, modifiant ses pensées. Wladas cessa d'implorer. Il insultait ses semblables, les traitant de maudits, leur demandant pourquoi ils ne lui répondaient pas. Sa colère se transforma en rage; il brandit le pied-de-biche, prêt à obtenir de la nourriture par la violence. Il croisa d'autres personnes qui, comme lui, demandaient à manger. Wladas progressa, le pied-de-biche brandi, jusqu'à ce qu'il heurtât quelqu'un, qu'il retint de force. L'homme hurla mais Wladas, sans lâcher prise, exigea qu'il lui dise où ils se trouvaient et comment obtenir de la nourriture. L'homme paraissait vieux: terrorisé, il éclata en sanglots. Wladas relâcha l'étreinte et le laissa repartir. A quoi cela rimait-il de se balader, armé d'un pied-de-biche, agresseur potentiel de ceux qui étaient frappés des mêmes malheurs que lui? Il jeta son pied-de-biche. Il fut victime d'une perte d'équilibre et s'assit pour ne pas s'évanouir, se serrant la tête entre les genoux. Il se sentit un peu mieux mais son corps était endolori d'épuisement et de faim. Il put se relever et poursuivit sa marche en silence. Les ténèbres avaient engouffré son sens pratique et il s'obstinait à chercher de l'aide dans la nuit profonde.

Perdre la vie de la sorte était indigne. Wladas recommença à jeter les hauts cris, appelant au secours, expliquant sa situation, discutant avec des êtres invisibles qui devaient l'écouter derrière leurs portes et fenêtres mais n'ayant ni le courage ni la force de lui répondre. Aux coins de rue, il tournait systématiquement à gauche, afin de ne pas aller trop loin; il faisait probablement à chaque fois le tour du même pâté de maisons, passant devant chez lui et s'en éloignant, sans s'en rendre compte. Exténué, souffrant de faim et de soif, il parlait tout seul, demandant parfois de l'aide à voix haute. Il s'assit de nouveau à même le trottoir pour écouter les moindres bruits. Le vent faisait claquer les fenêtres ouvertes des appartements abandonnés.

Des bruits divers surgissaient de différentes directions: des sons creux ou aigus, d'animaux ou d'êtres humains, peut-être prisonniers ou affamés. Il disposa ses mains en éventail sur ses oreilles. Un bruit de pas rythmés approchait. Il appela à l'aide et se remit à l'écoute. Une voix d'homme lui répondit au loin:

-Attendez, je viens vous aider.

Wladas le remercia, en lui disant de ne pas avoir peur; il avait seulement besoin d'un peu de nourriture et de quelqu'un pour l'aider à regagner son domicile. Il parlait encore quand il sentit un bras toucher son épaule. Il se releva et implora l'homme de ne pas l'abandonner. Ce dernier portait un lourd sac et gémissait de fatigue. Il demanda à Wladas de l'aider en supportant l'autre extrémité du sac; lui passerait devant. Wladas étouffait ses sanglots, le poids lui faisant mal aux bras; il raconta d'une traite tout ce qui lui était arrivé, depuis le début. L'homme lui répondait par monosyllabes et continuait à marcher, relativement vite. Wladas se tut, éprouvant une impression inexplicable. Il ne pouvait presque pas suivre l'homme, qui tournait les coins avec assurance. Un doute s'insinua dans son esprit. Peut-être son compagnon voyait-il et dès lors la lumière allait-elle revenir pour les autres? Il lui demanda:

-Vous marchez avec tant d'assurance. Verriez-vous, par hasard...?

L'homme tarda à répondre:

-Non, je ne vois absolument rien. Je suis complètement aveugle.

Wladas bégaya:

-Avant ce... avant ceci, également?

-Oui -répondit l'autre-. Je suis aveugle de naissance. Nous nous dirigeons pour le moment vers l'Institut pour aveugles, où je vis.

Wladas éprouva un sentiment paradoxal. Cet homme connaissait le chemin, sa voix était naturelle, elle n'avait pas le ton anxieux qu'il avait pris l'habitude d'entendre. L'obscurité leur était commune à présent. Seulement,

l'aveugle -qui s'appelait Vasco- avait toujours vécu dans le noir; c'était son monde, fait de bruits, d'odeurs et de tâtonnements d'objets solides. Il était sorti pour aller chercher un sac de victuailles et avait besoin de l'aide de Wladas pour le porter.

L'aveugle lui apprit qu'ils assistaient les personnes perdues et en avaient recueilli quelques-unes mais que leurs provisions étaient maigres. Ils ne pouvaient plus héberger personne. L'obscurité était bien implantée, sans le moindre indice pour supposer qu'elle pût cesser. A court terme, des milliers de personnes allaient mourir d'inanition et on ne pouvait rien faire.

Ils finirent par atteindre l'Institut pour aveugles. Wladas se laissa conduire à travers les différentes pièces jusqu'à un endroit où on lui présenta une chaise. Il se sentait comme un enfant que les adultes sauvent d'un danger et à qui ils apportent confort et sécurité. Il but un verre de lait et mangea quelques biscottes qu'on lui mit en main. Il ne pouvait toutefois ôter de son esprit l'image de ses amis, dont le coeur battait plus fort au moindre bruit, endurant leur faim et attendant son retour. Il voulut parler à Vasco, son sauveur, et dit avec insistance qu'il ne pouvait laisser ses voisins prisonniers de l'appartement. On lui répondit que l'immeuble était grand et que tous les autres locataires devraient également être secourus, ce qui était impraticable. Wladas ne pouvait s'empêcher de penser aux enfants. Il demanda qu'on lui indiquât la route à suivre et il irait seul. Il se leva pour sortir, trébucha sur quelque chose et tomba. Vasco, malgré les protestations des autres, rappela qu'ils avaient une baignoire pleine d'eau; c'était une réserve qui pourrait se révéler utile. Ils emportèrent deux grands récipients en plastique et Vasco conduisit Wladas jusqu'au seuil de porte. Ils attachèrent une petite corde à leurs ceintures. Ils pouvaient ainsi marcher l'un derrière l'autre, en prenant un minimum de risques. Vasco signala qu'ils se trouvaient à cinq blocs de distance de son domicile. Il était né dans le quartier et le connaissait parfaitement.

Arrimé à son guide, Wladas ressentait la peur de ceux qui entrevoyaient un sauvetage encore douteux et fragile. Il marchait le plus vite possible. Vasco choisissait les meilleurs endroits, citant le nom des rues, changeant d'itinéraire quand ils entendaient des bruits suspects ou des cris de fureur. Vasco s'arrêta et dit tout bas:
-Ce doit être par ici.

Wladas avança de quelques pas, reconnut la poignée de sa porte. Vasco lui suggéra à voix basse d'ôter leurs chaussures; ils progresseraient sans faire de bruit. Après les avoir attachées à leur ceinture, ils entrèrent, Wladas en tête; il gravit l'escalier, quatre à quatre. Ils heurtaient des objets en cours de route et remarquaient des voix inintelligibles à travers les portes.

Arrivés au troisième étage, ils se dirigèrent vers l'appartement du voisin. Ils frappèrent à la porte doucement puis plus fort. Personne ne répondit. Ils supposèrent que les voisins se trouvaient dans l'autre appartement puisque Wladas leur avait laissé la clé pour se ravitailler en eau. Ils s'y rendirent, entendirent un bruit et une voix demanda:
-Qui est là?
-C'est moi, Wladas, laissez-moi entrer.

On s'exclama comme si on ne pouvait le croire mais la porte s'entrebâilla et il fut accueilli à bras ouverts.
-C'est moi. Comment allez-vous? J'ai rencontré un ami qui m'est venu en aide et connaît le chemin.

Il ne révéla pas qu'il s'agissait d'un aveugle; il semblait que la parole suffisait à identifier le malheur commun. Entouré de sa femme et de ses enfants -différents à présent, avec leurs voix éteintes par la faiblesse-, le voisin leur raconta ses souffrances, ne s'alimentant qu'en eau, ayant placé tout son espoir dans le retour de Wladas. Ce dernier leur expliqua la situation à l'Institut pour aveugles et leur conseilla d'y aller.

Dans la salle de bain, ils remplirent d'eau les deux récipients, que Vasco attacha sur leur dos à tous deux. Il aida à choisir quelques vêtements à emporter. Ils ôtèrent leurs souliers et, à la queue leu leu, se donnant la main,

ils se dirigèrent vers l'escalier. Ils progressaient rapidement. Il était inévitable qu'ils fussent repérés. Au rez-de-chaussée, près de la porte, une voix demanda:
-Qui êtes-vous? Qu'emportez-vous?

Personne ne répondit. Vasco entraîna tout le monde vers la rue. La voix se tourna dans leur direction mais ils étaient déjà sur le trottoir et s'éloignaient. L'homme leur demanda encore en criant s'ils avaient de l'eau ou de la nourriture. Leur cortège s'éloignait. Ils seraient difficilement rejoints.

Ils continuèrent déchaussés, pour ne pas perdre de temps, même si les pieds sensibles se blessaient aux aspérités du parcours. Ils mirent plus de temps pour le trajet retour à cause des enfants et des arrêts marqués chaque fois qu'ils entendaient des bruits proches. C'est éreintés qu'ils atteignirent l'Institut mais soulagés comme des soldats qui obtiennent une permission après avoir livré une bataille.

Vasco leur servit du lait avec du gruau puis alla discuter avec ses compagnons de ce qu'il y aurait lieu de faire pour survivre si l'obscurité persistait. Un autre aveugle leur aménagea un coin pour dormir, ce qui ne leur fut pas difficile car ils avaient perdu le sommeil depuis belle lurette. Quelques heures plus tard, Vasco vint les réveiller, leur annonçant qu'il était trois heures du matin et qu'il avait été décidé de quitter l'Institut pour se réfugier à la ferme modèle, que l'institution possédait à quelques kilomètres en dehors de la ville. C'était nécessaire car les provisions n'allaient plus durer longtemps et il n'existait pas aucun moyen sûr pour renouveler le stock. Même si c'était un plus long trajet, ils avaient projeté de suivre les rails du chemin de fer, qui croisait des rues, à quelques pâtés de maisons de l'Institut. De ce côté, les difficultés étaient plus improbables. Les dernières instructions allaient être données dans la grande salle, où furent conduits Wladas et ses amis.

Cela devait être un local très vaste car les bruits de

voix résonnaient presque comme un écho. Vasco, qui devait être plus âgé ou avoir une certaine ascendance sur les autres, prit la parole et déclara que le réalisme était de rigueur s'ils voulaient survivre. Il s'adressa d'abord à ses compagnons aveugles, affirmant que les ténèbres qui affligeaient les autres ne constituaient pas une nouveauté pour eux. Ce qui était pénible, c'était l'impossibilité de produire de la chaleur par n'importe quel type de combustion. Cela empêchait d'ingurgiter la plupart des aliments communs. Ils avaient recueilli onze personnes à l'Institut. Avec les douze aveugles qui y vivaient, cela donnait un total de vingt-trois. Les réserves de nourriture permettraient de tenir le coup pendant 6 ou 7 jours. Il ne fallait pas s'attendre à ce que la situation se normalisât dans ce laps de temps, outre le risque d'être agressés ou volés par des marginaux affamés. A la ferme modèle, il y avait normalemernt dix personnes. Ils possédaient plusieurs plantations, des vivres en stock pour le commerce et de l'eau potable en quantité, ce qui pourrait garantir -si l'on était parcimonieux en optant pour un mode de rationnement- la vie de tous pendant un certain temps. Vasco ajouta que les possibilités de préserver les organismes plus de trente ou de quarante jours étaient minces. L'union de tous s'imposait ainsi que la soumission aux décisions. Il fut convenu qu'ils sortiraient silencieusement de l'Institut, sans répondre au moindre appel. Les adultes devraient conribuer au transport des boîtes de gruau, bocaux de miel et des aliments secs qu'ils possédaient. Leur emballage et la distributon commencèrent immédiatement. Quelques-uns voulurent avoir plus de précisions, d'autres firent des suggestions. Personne ne s'opposa à ce qui avait été décidé. Les aveugles achevèrent la distribution des sacs, valises et boîtes pleines à transporter. Wladas et les réfugiés restaient figés sur leur siège, dans l'expectative. Ils ne pouvaient rien faire sinon gêner, Les ordres, donnés à voix haute, étaient aussitôt exécutés. Ils avaient beau faire, ils ne parvenaient pas à s'imaginer que les aveugles vivaient dans la même obscurité. Comment s'habituer à cela,

à la sensation de vide, à la difficulté de s'orienter? Le simple fait de s'habiller constituait déjà un problème; celui de faire deux pas sans cogner quelque chose, une gageure. Ils vivaient maintenant dans le même monde invisible et dangereux. Wladas pensait au nombre de fois qu'il avait croisé ces hommes aux lunettes noires, à la canne blanche, la tête immobile, toujours dirigée vers l'avant. Il est vrai qu'il leur avait, sa vie durant, consacré une fugitive pensée émue. Ah, s'il avait su alors qu'ils allaient se transformer en protecteurs magiques, capables de sauver d'autres êtres humains, faits de chair, de muscles et de pensée, et aux yeux inutiles, tout comme les leurs!

Ils constituèrent quatre groupes, reliés par des cordes, comme des alpinistes. Les aveugles, connaissant le trajet, marchaient en tête. La partie la plus dangereuse consisterait à traverser les quartiers jusqu'à la voie ferrée. Le plus grand silence fut demandé; ils ne devaient parler que si c'était absolument indispensable. Wladas fut incorporé au dernier groupe et portait un petit paquet. Ils sentirent sur leur visage l'atmosphère froide du monde extérieur en prenant leur départ à l'aveuglette. Ils traversèrent des rues, tournèrent des coins, se sentant protégés par l'obscurité puisqu'ils avaient confiance en leurs guides. Quand notre survie est menacée, nous nous bardons d'une rude cuirasse d'égoïsme. Les cris anonymes entendus dans les ténèbres se muaient en obstacles à éviter. La colonne, chargée de vivres, contournait ceux qui imploraient un morceau de pain pour survivre. Le vent véhiculait des cris et le convoi de naufragés se réfugiait dans la plus étrange des fuites, avec ses timoniers aveugles. Quand ils sentirent sous leurs chaussures l'acier des rails sans fin, la tension baissa. Ils devaient encore franchir un autre carrefour, puis les ponts, et il était improbable qu'ils rencontrent d'autres obstacles sérieux. La progression devenait pénible; ils devaient compter leurs pas pour ne pas trébucher. Le temps passait -plusieurs heures devaient s'être écoulées, d'après Wladas, mais ces

impressions pouvaient être trompeuses-. Ils s'arrêtèrent soudain. Vasco se rendit de groupe en groupe pour expliquer qu'il y avait devant eux un train ou des wagons. Il partit seul en éclaireur. Ils s'assirent pour un repos dont ils ne tirèrent pas grand profit car ils entendaient un bruit qu'aurait fait quelque chose que l'on griffait. Vasco ne revenait pas. Un mot d'ordre, qui circula de bouche à oreille, leur enjoignit de reprendre leur marche. Ils devaient contourner les wagons. Le bruit provenait de l'un d'eux. Ils progressaient, le coeur battant, les oreilles presque collées aux parois de bois. Il devait s'agir d'un homme ou d'un animal, en train de mourir... Il s'estompa, leurs jambes fatiguées les portant machinalement vers l'avant. Wladas se souvint d'une longue marche qu'il fit lors de son service militaire. Le soleil le brûlait, ses os étaient endoloris par le poids de l'équipement et il y avait cette écrasante sensation de fatigue. Maintenant, dans ce tunnel de cauchemar, où il marchait comme un condamné à mort, ce qu'il éprouvait des regrets. Les ténèbres concentraient toute sa vie dans ses souliers, qui lui frayaient un chemin entre les cailloux acérés, compris entre les parallèles des rails.

Wladas fut surpris quand la corde attachée à sa ceinture le tira vers une route en terre. Sans savoir comment, il s'aperçut qu'ils étaient à la campagne. De quelle façon les aveugles repéraient-ils l'endroit exact? Peut-être par l'odorat, le parfum des arbres, tel un citron mûr. Il respirait à pleins ppumons. Il connaissait cette odeur, c'était celle de l'eucalyptus. Il pouvait les imaginer en files serrées, des deux côtés de la route qu'ils empruntaient.' Peut-être n'était-ce pas une route mais un simple sentier: comment le savoir? Le convoi s'arrêta; ils étaient arrivés. Il était difficile de s'habituer aux transitions brusques que l'absence de vision provoquait. Ils ignoraient les dimensions de la propriété ainsi que les mesures de sécurité. Ils furent autorisés à parler et posèrent tous en même temps des questions, auxquelles on ne répondit pas toujours. Il y avait à la ferme huit aveugles

et quelques employés. Vasco leur dit de se reposer mais ils étaient déjà assis ou couchés à même le sol. Wladas resta près de son voisin d'appartement. Quelques-uns dormirent sur la pierre dure, les enfants dans les bras de leurs parents. Des sanglots, étouffés par une serviette, provenaient de l'intérieur et quelqu'un parlait tout bas. La lutte contre la faim avait provisoirement pris fin. Les aveugles apportèrent un brouet froid, qui paraissait contenir du miel et de l'avoine. Vasco dirigeait les opérations pour que l'on ne se cogne pas. Ils bénéficiaient d'un abri et de nourriture. Mais qu'allait-il advenir de ceux qui étaient restés en ville: les malades des hôpitaux, les enfants en bas âge?... Personne ne pouvait ni ne voulait savoir. Les plus grands malheurs collectifs impressionnent moins que le plus petit mal qui nous atteint. Il ne fut pas nécessaire de cacher aux réfugiés les scènes de détresse et d'inanition laissées derrière eux, dans les rues et maisons. Ils étaient emprisonnés en eux-mêmes, leurs suppositions et pensées virevoltant dans une suite fallacieuse.

Quand Wladas s'était déplacé dans son quartier et dans son appartement, il se souvenait de la forme des bâtiments, meubles ou objets. Dans ce nouveau milieu ambiant, ses doigts inexpérimentés progressant à tâtons ne lui fournissaient pas d'éléments tangibles pour se forger une idée d'ensemble. Lui, Vasco et d'autres, étaient réunis en cercle pour décider de la voie à suivre. Il était évident qu'ils ne pouvaient être d'une grande utilité aux aveugles, en raison de l'expérience des ces derniers. Dans les potagers, il y avait carottes, tomates, salades, etc... Dans le verger, quelques fruits prêts à être mangés. Il fallait déterminer des rations égales, un peu plus grandes pour les enfants. On se demandait si les légumes, privés des rayons de soleil depuis plusieurs jours, n'allaient pas pourrir. Le préposé à la volaille rapporta qu'il n'avait cessé d'alimenter les poules depuis le premier jour sans lumière mais qu'elles n'avaient plus rien pondu. Les chèvres avaient été relâchées mais l'on ne savait pas si elles étaient encore en vie. Chaque réfugié devrait aider aux travaux

généraux. Leur coopération étant moins importante que le fait d'être guidés ou d'apprendre, ils y gagnaient au change.

La tension du danger immédiat ayant décru, Wladas sentait les réactions que l'obscurité suscitait. Ses paroles ne suivaient plus la ligne la plus droite vers les yeux de son interlocuteur, plus rien -comme un léger froncement de sourcils ou un signe de tête approbateur- ne venait apporter plus de poids à ses arguments. Quand on parlait sans voir, le doute subsistait si on était écouté ou non. Les muscles du visage rendus inertes, il comprenait à quoi était dû le manque d'expression des aveugles. Les dialogues perdaient de leur naturel et, quand on ne lui répondait pas immédiatement, il lui semblait qu'on ne l'écoutait pas.

Ils résolurent néanmoins les problèmes de logement, lequel serait collectif, dans un bâtiment pourvu de lits en herbe. L'usage des quelques rares installations sanitaires fut également réglé. Vasco annonça qu'il était dix heures du soir et qu'ils feraient mieux d'aller dormir. Chaque aveugle prenait en charge un petit groupe, dont il appelait les membres et qu'il conduisait en file indienne. Se heurter à des obstacles était chose courante. Quelqu'un fit une plaisanterie et il y eut un éclat de rire général, inespéré, comme si la joie était revenue quelques secondes pour illuminer les pensées enfouies dans les ténèbres.

Wladas dormit d'un sommeil profond, avec des rêves sans lien, plein de lumières fortes et une angoisse qui l'opprimait. Il se réveilla brusquement et, pendant un moment, attendit qu'on allumât une lampe. Il acceptait la réalité d'être aveugle, comme quelque chose de fantastique et de transitoire. Il imaginait que dans d'autres pays la situation était différente, que des laboratoires et des savants atomistes oeuvraient au sauvetage général. Il devait rester sur place jusqu'à ce qu'un aveugle vienne le chercher. Il ne voulait réveiller personne. Il murmura le nom de Vasco et attendit. Il ne savait pas comment mais il parvenait à lui faire découvrir ce monde vide, où les choses se matérialisaient sous les pieds ou sous les doigts. Il est

vrai que ces contacts perduraient dans la mémoire et on devinait le trou de la veille, les mains reconnaissant la forme touchée précédemment. Mais quand mains et pieds exploraient un nouvel itinéraire, les bruits seuls permettaient de s'orienter ou bien il fallait réclamer l'aide de ceux qui étaient pour toujours les fils des ténèbres.

On en était au sixième jour sans lumière. La température avait baissé mais c'était normal à cette époque de l'année. C'était la preuve que le soleil influait d'une façon ou d'une autre sur l'atmosphère. Le phénomène ne devait pas être d'ordre cosmique. Quelqu'un cita les prophéties de la Bible, la fin des temps. Un autre évoqua une mystérieuse invasion par une autre planète. Parlant fort dans le noir, Wladas s'efforçait d'arbitrer les suppositions, les confrontant à ce que la science pouvait élucider. Il ne s'agissait apparemment ni d'invasion d'autres planètes ni de fin du monde. La Terre, au cours de son voyage dans l'espace, devait avoir été pénétrée par une substance quelconque, qui aurait atteint son système nerveux central, empêchant en même temps la combustion. C'étaient des explications aussi tirées par les cheveux et improbables que métaphysiques et transcendantales. Vasco disait que même sans regarder sa montre, il sentait la différence entre les heures du jour et celles de la nuit. Wladas affirmait que c'était l'habitude, l'organisme étant accoutumé aux périodes successives de travail et de repos. De temps en temps, quelqu'un montait sur une échelle placée près de la porte à l'extérieur et tournait la tête vers les quatre points cardinaux. On criait parfois avec enthousiasme quand apparaissaient de vagues éclairs. Ils se réjouissaient, marchant vers la porte comme des somnambules, certains dans la direction opposée, cognant les murs et interrogeant: "Où êtes-vous? Avez-vous vu quelque chose? Qu'était-ce?" A force de fausses alertes, la joie alla décroissant au fur et à mesure que quelqu'un pensait avoir aperçu quelque chose. Après examen et mises au point, l'obscurité restait bel et bien totale. La vie se déroulait à la ferme dans une

certaine confusion et non sans désagrément, les problèmes étant finalement toujours résolus par les aveugles. Wladas remarqua qu'il pouvait reconnaître ces derniers au timbre de leur voix. Vraiment étrange, car personne n'y voyait rien.

On discernait de l'amertume chez les réfugiés quand ils demandaient ou disaient quelque chose. Quand ils s'essayaient à des phrases gaies, les ténèbres effaçaient le sourire, la vivacité des yeux. Lorsque nous voyons, ces derniers donnent à la parole un sens subtil, espèce d'auréole intraduisible qui n'existe plus dans le noir. Les aveugles avaient une inflexion de voix différente. On ne peut pas savoir si c'est l'obscurité elle-même qui les avait changés. Probablement que oui. Il se dégageait, chez Vasco, une attitude ferme, une manière d'agir sûre et plus positive que chez les autres, comme quelqu'un qui se sent bien dans sa peau. Ces mêmes hommes à la canne blanche et aux lunettes noires qui, en temps normal, demandaient avec humilité le numéro du bus qui arrivait ou s'éloignait lentement, étaient maintenant rapides, efficaces, miraculeux dans leur habileté manuelle. Ils répondaient aux questions et guidaient les réfugiés par le bras, avec sollicitude et la satisfaction de la charité bien ordonnée, celle dont eux bénéficiaient auparavant. Ils étaient patients et tolérants à l'égard des erreurs et des incompréhensions de leurs protégés. Leur malheur était devenu le lot commun. Quelques-uns oubliaient parfois que ces hommes, qui croisaient peut-être leur chemin quelques mois plus tôt dans un monde de lumières et de couleurs, étaient devenus aussi dépendants que des enfants dans le noir qu'ils maîtrisaient, eux. Il n'y avait pas assez de bras pour les travaux que la vie et la subsistance du groupe nécessitaient. Il y avait peu de temps de repos mais, après le dernier repas, les aveugles chantaient, accompagnés par deux guitares. Wladas notait l'enthousiasme naturel et même une joie que la situation n'expliquait pas. Pendant quelques instants, il imagina les autres voyant et lui aveugle. Combien de pitié hypocrite et superficielle, combien

d'aumônes avilissantes n'avaient-ils pas dû endurer, avec leurs lunettes noires et leurs cannes blanches? C'est avec plaisir qu'ils prenaient à présent leur revanche: ils étaient à leur tour les guides qui rendaient service et subvenaient généreusement aux besoins de ceux qui avaient des yeux parfaits.

Quand on ne peut modifier une situation, il faut l'affronter ou périr. Wladas nota que les enfants y résistaient mieux que les adultes. Les deux fils de ses voisins avaient eu peur au début mais la proximité permanente de compagnons les avait poussés à sortir pour des explorations difficiles à contrôler. Leur mère aurait préféré qu'ils ne la quittent pas mais tous deux s'éclipsaient, sans trop s'éloigner. Ils étaient enguirlandés, reçurent même une tripotée, ce qui engendra l'intercession de voix conciliantes.

Wladas finit par constater, avec surprise, qu'ils avaient pris leurs petites habitudes. Se rendre au WC, l'hygiène au bord de la rivière, les heures -importantes- des repas, qui devenaient de plus en plus insipides: crudités desséchées, concombres, tomates, papayes, avoine, lait, miel, pas toujours identifiables au goût. Aucune catastrophe, aucun événement humain n'était plus extraordinaire ni plus dangereux que celui-là. Qu'est-ce qui provoquait l'obscurité et quand prendrait-elle fin? Comment parler de routine, alors que s'accomplissaient peut-être les prophéties, la fin du monde, annoncée depuis des temps immémoriaux. Il fallait accepter cette sinistre perspective et veiller aux banalités essentielles: vêtements, soins du corps, tout ce qui nous maintient en vie depuis notre naissance. Beaucoup priaient à haute voix, implorant un miracle. Un événement général allait-il changer à cause d'appels isolés? Wladas ne les critiquait pas. Si la prière donnait un peu d'espoir et la tranquillité d'esprit, c'était aussi une parcelle de salut. Si les ténèbres, qui les enveloppaient, apportaient inconfort et problèmes, ce n'était rien en comparaison des pensées que le mur impénétrable glissait dans leurs cerveaux.

Sans la vue pour distraire l'esprit, il était difficile de supporter les moments d'oisiveté. L'acharnement au travail était exagéré car, tandis que l'on contrôlait les mouvements des doigts, on recherchait le quotidien normal; c'était une velléité de conserver un mode de vie absurde, devenu désuet. L'alternative de l'issue -soit le monde retrouverait une situation normale, soit les hommes mourraient à petit feu- constituait un dilemme plus pesant que l'obscurité qui les étouffait. Wladas ne trouvait plus de temps pour bavarder avec Vasco. Quand il y parvenait, il notait la préoccupation pour l'avenir, moins angoissante pourtant que la sienne. Confrontés simultanément à une expérience commune, il leur était impossible de se mettre dans la peau de l'autre. Vasco était né sans la vue et ne savait pas ce que c'était d'en avoir bénéficié et puis de l'avoir perdue. Wladas ne pouvait pas supporter l'état d'esprit de celui qui n'avait jamais vu la lumière. Le savoir-faire le plus élémentaire, qu'il apprenait, lui montrait la distance qui le séparait de Vasco et des autres, en manipulant des objets et en les créant si nécessaire. La routine se pliait aux habitudes et aux horaires mais jamais à l'expectative de l'issue aléatoire, que laissait présager l'épuisement de la nourriture. On en était au seizième jour. Vasco appela Wladas à part. Il lui révéla que même les réserves rationnées -avoine, lait en poudre, conserves- s'amenuisaient. La tension nerveuse augmentait et il ne serait pas prudent de mettre les autres au courant. La veille, l'un des réfugiés, jeune encore, était sorti à tâtons et on l'avait retrouvé au fond d'un fossé. Des discussions surgiraient pour des bêtises et dégénèreraient. La plupart étaient au bord d'une dépression nerveuse qui ne s'extériorisait pas.

Aux premières heures du dix-huitième jour, la salle fut éveillée par des cris de joie et de l'animation. Un des réfugiés n'avait pas réussi à dormir et senti une différence dans l'atmosphère. Il avait gravi l'escalier extérieur et aperçu, à l'horizon, une pâle boule rouge. C'était le soleil. Il y eut une course éperdue: tous coururent en même

et attendant que la lumière augmente. Vasco demandait s'ils voyaient réellement quelque chose, s'il ne s'agissait pas d'une erreur, comme il s'en était déjà produit à plusieurs reprises. Quelqu'un songea à gratter une allumette et, après plusieurs tentatives, la flamme apparut, fragile et dénuée de chaleur mais visible aux yeux de ceux qui la contemplaient, comme un miracle hors du commun. La lumière revenait progressivement, comme elle avait disparu.

Ce fut une journée splendide, avec ces joies inespérées et totales, qui agissent comme une boisson alcoolisée. Les coeurs semblaient réchauffés, pleins de bonne volonté. Les yeux naissaient à nouveau comme des enfants innocents, dépourvus de méchanceté. Ils prirent les repas dehors et Vasco décida de ne pas lésiner sur la quantité puisque les jours normaux allaient revenir. Le soleil décrivit son arc de cercle dans le ciel. A quatre heures de l'après-midi, on distinguait déjà la silhouette d'une personne à quatre mètres. Après le coucher du soleil, l'obscurité redevint totale. Ils firent un feu, qui donna des flammes pâlottes et translucides, le bois sec se consumant peu. Il s'éteignait souvent et les réfugiés le ravivaient au moyen de feuilles de papier, soufflaient dessus, préservant la faible source de lumière et de chaleur, symbole de vie future. A minuit, il fut difficile de les convaincre de se retirer et ils ne s'y résignèrent que devant l'insistance de Vasco. Seuls les enfants dormirent cette nuit-là. Ceux qui avaient encore des allumettes en grattaient de temps à autre et riaient tout seuls, comme s'ils avaient trouvé la pierre philosophale.

A quatre heures et demie du matin, ils étaient debout et dehors. Aucune aurore de l'histoire du monde n'avait été attendue comme celle-ci. Ce n'était pas seulement la beauté des couleurs, la poésie des horizons que l'on découvrait dans les nuages et les montagnes, les arbres et les papillons. Comme à l'Age du feu, l'homme préservait son feu et le vénérait; la divinité de la lumière était attendue par les réfugiés comme un condamné à mort accueille le

fonctionnaire qui lui apporte la commutation de sa peine. Le soleil reprit vigueur; les yeux, qui en avaient perdu l'habitude, se fermaient; les aveugles présentaient les paumes de leurs mains aux rayons puis pivotaient pour les sentir sur tout le corps. Wladas fut incapable de décrire ces moments. Quels mots fallait-il pour symboliser une vie qui reprend?... Des physionomies différentes surgirent avec des voix connues; ils riaient et s'embrassaient. Les aveugles surtout furent serrés et portés en triomphe. Ils pleuraient, ce qui rendait leurs yeux, peu habitués à la lumière, encore plus rouges. Vers midi, les flammes redevenaient normales et ils purent consommer, pour la première fois depuis trois semaines, des plats cuits et chauds. Pratiquement plus personne ne travailla le reste de la journée, baignés par la lumière, envisageant les perspectives, se promenant dans les endroits où ils s'étaient traînés dans l'obscurité et qui leur semblaient différents et faciles.

Et la ville? Comment y était-on? Ceux qui y avaient des parents perdirent leur sourire. Combien étaient morts ou en proie aux difficultés? Wladas suggéra de s'y rendre en reconnaissance le lendemain. D'autres se proposèrent et il fut décidé qu'ils partiraient à trois.

Wladas passa une mauvaise nuit. Il subissait le contrecoup de toutes ce [illegible]s: ses mains tremblaient, il avait peur et ne savait pas de quoi. Rentrer en ville, reprendre la vie... Le boulot, les amis, les femmes... Les valeurs qu'il respectait avaient été enterrées dans les ténèbres. C'était un homme différent qui se retournait dans le lit improvisé, sans trouver le sommeil. Un quadrilatère de clarté, dû à une lampe allumée, dansait dans l'embrasure de la porte, ce qui signifiait que tout allait bien. Il avait eu une existence calme. Le fait d'avoir frôlé la mort, alors qu'il était privé de vue, avait sapé chez lui toute résistance. Que sommes-nous, que valons-nous, où allons-nous? Des fragments de souvenirs se présentaient fugacement à son esprit: l'aboiement d'un chien, l'homme gémissant sur la chaussée, sa main soulevant le levier,

Vasco le conduisant à travers les rues, le chef bavardant à la fenêtre... Des épisodes de son enfance s'y mêlèrent. Le sommeil s'empara de lui, peu à peu, mais il ne cessa pas de s'agiter, en proie à des cauchemars.

Ils partirent au lever du soleil, par la route qui menait au chemin de fer. L'un d'eux était entre deux âges, marié, sans enfants; sa femme était restée à la ferme. L'autre devait avoir l'âge de Wladas; ses frères et soeurs habitaient de l'autre côté de la ville; il avait été sauvé par un aveugle et n'avait plus pu retourner chez lui. Ils marchèrent en bavardant au début mais l'envie d'arriver vite leur fit augmenter la cadence et la fatigue s'abattit plus fortement sur eux à cause de l'alimentation insuffisante des dernières semaines. Les maisons, qui se trouvaient de part et d'autre de la ligne de chemin de fer, avaient une apparence normale. Après un virage, la ville apparut. Ayant franchi les premiers ponts, les rails traversaient des rues. Wladas et ses compagnons s'engagèrent dans l'une d'elles. Les deux premiers pâtés de maisons paraissaient fort tranquilles: on y voyait quelques personnes, circulant plus lentement que d'habitude peut-être. Au coin suivant, un groupe portait vers un camion un mort recouvert d'un drap grossier; l'assistance pleurait. Un véhicule vert de l'armée passa. Il diffusa par haut-parleur un communiqué gouvernemental. La loi martiale avait été décrétée. Ceux qui envahiraient des propriétés seraient fusillés. Le gouvernement réquisitionnait tous les dépôts de vivres et les distribuerait aux nécessiteux. Tout véhicule serait réquisitionné si nécessaire. Il fut recommandé de communiquer à la police sans retard tout endroit d'où se dégagerait [illegible] nauséabonde, afin de localiser les cadavres. Les morts seraient enterrés dans des fosses communes...

Wladas ne voulut pas aller jusqu'à son immeuble. Il se souvenait des voix qui appelaient par les portes entrebâillées alors que, nu-pieds, il déambulait, les abandonnant à leur propre sort. Il téléphonerait pour savoir s'il y avait une mauvaise odeur... Il en avait assez vu et

ne voulait pas rester là. Son jeune compagnon avait discuté avec un officier et décidé de se mettre immédiatement à la recherche de sa famille. Ils se séparèrent, émus et omettant de se communiquer leurs adresses respectives. L'autre réfugié voulut retourner à la ferme avec Wladas. Ce dernier ne pouvait s'y résoudre avant d'avoir porté secours à sa soeur. Il s'informa pour savoir si les téléphones fonctionnaient et apprit que c'était le cas, du moins pour certains circuits automatiques. Il téléphona à la maison de son beau-frère. On répondit au bout d'un moment. Ils étaient bien affaiblis mais vivants. Il y avait eu quatre morts dans leur immeuble. Wladas leur raconta comment il s'en était tiré et demanda s'ils avaient besoin de lui. Son aide n'était pas indispensable: ils avaient de la nourriture et allaient mieux que la moyenne.

Tous les gens s'adressaient à des visages inconnus, racontant toutes sortes d'histoires. Les enfants et les malades avaient le plus souffert. Des décès étaient survenus dans des circonstances poignantes. Les services se réorganisaient avec l'aide de l'armée, pour secourir les nécessiteux, enterrer les morts et tout recommencer. Wladas et son compagnon ne voulurent pas en apprendre davantage. Ils avaient traversé quelques quartiers et englouti le peu qu'ils avaient emporté. Ils se sentaient faibles, l'esprit fatigué, voyant, entendant des choses bizarres, où l'absurde n'était pas une hypothèse: c'était arrivé contrairement à toute logique, aux lois scientifiques.

Ils retournèrent en longeant les rails, encore déserts, marchant lentement, sous un ciel agréable quoique nuageux. Des arbres verts tremblaient sous la brise, quelques oiseaux volaient entre les branches. Coment avaient-ils pu survivre dans les ténèbres? Wladas pensait à tout cela pendant que ses jambes endolories le portaient. Ses certitudes scientifiques étaient battues en brèche. Au même moent, des hommes faisaient fonctionner des ordinateurs, des microscopes étudiaient des coupes, des religieux expliquaient dans leurs égliss la volonté de Dieu, des politiciens rédigeaient des décrets, des mères pleuraient des morts qui avaient sucombé aux ténèbres...

Deux silhouettes fatiguées marchaient entre les rails. Elles apportaient des nouvelles, peut-être meilleures que celles qu'on attendait. L'homme avait résisté. Se nourrissant d'aliments inapropriés, buvant n'importe quel liquide, il avait passé trois semaines dans le monde des aveugles. Wladas et son compagnon rentraient tristes et affaiblis mais avec la joie secrète et inavouée d'être en vie. Au-delà des spéculations rationnelles venaient le mystère du sang qui coule, le plaisir d'aimer, de réaliser des choses, d'agiter des muscles et de sourire. Vus de loin, ils étaient plus petits, que les rails qui les bordaient. Leurs pensées franchissaient les frontières et le temps. Le corps revenait au quotidien, tributaires des forces et des pertes de contrôle, depuis l'aube des temps.

Il existait des planètes, des systèmes solaires et des galaxies. Eux n'étaient que deux hommes, entourés de rails impassibles, rentrant chez eux avec leurs problèmes.

André Carneiro "A Escuridão"

Bernard Goorden pour la traduction française